

De son côté, Neheh correspond à l'aspect imperfectif du temps, au mouvement cyclique jamais achevé, au retour incessant des jours, mois, années et autres cycles plus longs, tel celui du décalage entre le calendrier égyptien et le calendrier solaire, qui ne s'annule que tous les 1 460 ans (période de Sothis).

La trilogie passé-présent-futur nous semble d'autant plus naturelle qu'elle est inscrite dans les temps de nos verbes. Toutefois, la dualité des aspects « évolution (déroulement) » et « perfection (achèvement) » est naturelle aussi. De fait, l'anglais compte parmi les rares langues indo-européennes qui comportent une structure verbale traduisant l'aspect imperfectif : la forme progressive de, par exemple, *I am coming*.

La valeur qu'accordaient les locuteurs des anciennes langues égyptiennes aux aspects perfectifs et imperfectifs était aussi inscrite dans leurs systèmes verbaux. Quand il leur fallait exprimer quelque chose au passé, au présent ou au futur, les anciens Égyptiens se servaient de paraphrases. Il existait ainsi un verbe signifiant « avoir fait

quelque chose dans le passé ». Le futur s'exprimait à l'aide de la préposition « vers, en direction de » : « je viendrai » se disait ainsi « je suis en direction de venir ».

Pour saisir les concepts égyptiens, il est intéressant de prendre en compte l'étymologie des mots et surtout leur étymographie (l'origine de leur graphie). S'agissant de Neheh, cette approche est informative. La racine principale du mot est *hh* et caractérise des concepts tels que « chercher », « envahir » et « millions ». À première vue, ils n'ont pas grand-chose à voir entre eux et rien avec le temps, mais l'idée d'infini et d'imprévisible colle à chacun d'eux. De cette racine sont aussi issus les mots égyptiens *houh* et *haouhet*, qui désignent le chaos, l'interminable « pas encore temps ». La réplication dans ces mots du *h* et le préfixe *h-* (comme dans *h-aouet*) suggère un mouvement interne cyclique se répétant sans cesse.

Neheh s'écrivait en outre avec le soleil pour déterminatif. Les déterminatifs sont des signes sans valeur phonétique qui indiquent non pas une prononciation, mais l'appartenance à une classe de sens. Or le

déterminatif « soleil » se retrouve sur presque tous les termes temporels de l'Égypte ancienne, tels « heure », « jour », « saison », « année », « demain », « hier » : il se rapporte à la classe sémantique du « temps », ou plus exactement au temps mobile Neheh. Et quel autre déterminatif que le soleil, qui se lève et se couche tous les jours, serait mieux à même d'exprimer cette nuance ?

Le dieu-soleil, associé à Neheh

Le temps cyclique se manifestait aux yeux des Égyptiens quotidiennement et partout, dans les fluctuations du niveau du Nil, dans les migrations saisonnières des oiseaux, dans le cycle de la naissance et de la vie, dans la maturation et le vieillissement des hommes, dans la course des étoiles, les phases croissantes et décroissantes de la Lune, les enterrements et les avènements des rois. Bref, tout ce qui entourait l'Égyptien ancien, ainsi que les rythmes biologiques marquant son existence, manifestaient le travail de Neheh.

1. LE CARACTÈRE PERMANENT de la pierre était pour les Égyptiens une manifestation du temps immuable, de ce qui dure éternellement, aspect qui s'opposait au temps fini des cycles. Aujourd'hui encore, les pyramides expriment fortement cette notion égyptienne de l'éternité : construites en pierre pour durer, elles semblent immuables.

L'ESSENTIEL

✓ Dans l'Égypte ancienne, la notion de temps comportait deux aspects complémentaires : un aspect cyclique représenté par Neheh, et un aspect immuable représenté par Djed.

✓ Ces deux aspects du temps s'imposaient au cosmos et à tout ce qui existait.

✓ Pour un ancien Égyptien, le salut consistait à passer d'une existence inscrite dans les cycles temporels du monde supérieur à une existence inscrite dans le temps immuable du monde souterrain.



© Shutterstock/Jose Ignacio Soto

2. SUR LE COFFRE D'OR de Toutankhamon, un détail (*ci-dessus*) montre les divinités Neheh (*à gauche*) et Djeh (*à droite*), la tête surmontée par leurs hiéroglyphes. Dans la mythologie des anciens Égyptiens, Neheh et Djeh produisaient ensemble le temps et par là l'ordre du monde. Ce dernier supposait que Rê, le dieu-soleil, voyage chaque jour à travers le ciel à bord de sa barque sacrée (*papyrus à droite*) et chaque nuit à travers le monde souterrain. Chaque lever de soleil était donc une victoire remportée par Rê sur les « forces des ténèbres ».

Par opposition, le mot Djeh recevait un tout autre déterminatif : il représentait la Terre et le sol, l'archétype de ce qui est solide et durable. Djeh représentait donc un temps contenant l'accompli et le parfait.

Les deux notions se complétaient pour former un concept global de temps ou d'éternité, ce qui s'exprimait aussi dans les genres des deux mots : tandis que Neheh, le temps mouvementé, est masculin, Djeh, le temps de la durée, est féminin.

Il y a 43 ans, lors de mon premier séjour à Thèbes, j'ai découvert dans deux tombes du XII^e siècle avant notre ère un hymne (*voir ci-contre*) qui montre clairement le rôle que jouent les deux aspects dans la cosmologie égyptienne.

cosmiques de Djeh se traduisaient aussi chez les hommes : des monuments de pierre en matérialisaient la durée immuable.

Cet hymne nous fait pénétrer dans la notion de temps des Égyptiens anciens, plus précisément dans leurs conceptions religieuses. Neheh, le temps cyclique, était le temps du dieu solaire. Ce temps était associé au devenir, dont le hiéroglyphe était un scarabée, symbole central de la théologie égyptienne. Ce n'était pas l'être, mais le devenir qui se trouvait au centre de la pensée. Neheh était de ce fait aussi le temps du culte.

Bien que le rite serve en premier lieu à la construction et à l'entretien du temps Neheh, chaque culte avait la forme d'un calendrier ritualisé. En Égypte, des spécialistes observaient le ciel, mais pas, comme en Mésopotamie, pour y découvrir des phénomènes singuliers interprétés comme des signes annonçant le futur, que l'on pouvait ainsi penser maîtriser ; cette attention au cosmos ne portait pas sur les exceptions, mais sur les phénomènes réguliers. C'est dans la régularité de processus cycliques que se manifestait à l'Égyptien le caractère divin du cosmos. Les calendriers solaire ou lunaire étaient avant tout des instruments servant à mettre le temps en ordre et à le maintenir en marche par le rite.

Un bel exemple de cette mentalité est le rituel des heures, une célébration de la course solaire pratiquée dans tous les temples égyptiens dédiés au Soleil. Il s'agissait par là de soutenir le combat ininterrompu de Rê contre Apopis, personification du désordre, de l'évolution du monde vers l'immobilité et la désintégration, un combat auquel participaient tous les dieux. Sans cet effort pensait-on, le Soleil n'aurait pu avancer.

Hymne d'une tombe à Thèbes

(XII^e siècle avant notre ère)

Soyez salués Neheh et Djeh,
Qui avez fondé le ciel sur ses piliers,
Qui avez fait le ciel et l'avez fixé
à ses limites,
Et qui y avez mis la Ba's des dieux,

Pour que Rê y monte et y brille
en tant que lune,
Sur les bras de Houh et de Hauhet,
Sur les mains duquel se trouve Neheh,
Dans le poing duquel se trouve Djeh.

Neheh arrive rajeuni,
Guidant le Nil depuis sa caverne,
Pour maintenir hommes et dieux en vie,
Qui matin après matin se lève tôt,
Pour enfanter des années
Dans l'éternité de l'éternité.
Thèbes continue parce qu'elle est fondée
Sur les bras de Neheh et de Djeh.
Rê disparaît dans cela,
Ses neuf divinités réalisent la Ma'at
Et anéantissent l'injustice.
(Faites le sacrifice divin aux dieux
et le sacrifice des morts aux éclairés.)

Neheh et Djeh, piliers du ciel

Neheh et Djeh soulèvent le ciel haut au-dessus de la Terre, ce qui signifie que le temps a créé l'espace. Cela seulement rend possible le voyage de Rê, qui traverse le ciel sous la forme du Soleil et, chose intéressante dans cet hymne, également sous la forme de la Lune. C'est ainsi que sont apparus les jours, les mois, les saisons, les années, et que le temps est devenu mesurable. Le mot égyptien pour année signifie « ce qui se rajeunit », d'où le fait que le temps Neheh est rajeuni quand il lance une nouvelle année, dont le début était marqué par la crue du Nil. La séparation du ciel et de la Terre imposait aussi une distance entre les humains et les dieux. Cette distance obligeait à construire des temples, à créer des représentations des dieux, à développer des rites et à faire des sacrifices, afin de ne pas rompre le lien avec les dieux. D'où le rappel aux rites dans la dernière strophe de l'hymne. Par ailleurs, les aspects

Autre exemple de cette mentalité : les Égyptiens utilisaient des calendriers de jours fastes et de jours néfastes (« hémérologies »), où chaque jour de l'année était relié à un événement mythique et recevait l'une des trois qualifications : favorable, neutre ou défavorable. Ces calendriers n'étaient cependant pas adaptés aux événements imprévus et uniques, donc à ce que nous décrivions comme l'Histoire. Ne passait pour significatif et, pour cette raison, marqué de déterminatif, que ce qui se répétait. Ce qui en revanche sortait du cadre, et qui dans d'autres cultures serait passé pour un présage, n'avait aucune signification aux yeux des Égyptiens. Le temps calendaire n'était donc nullement un tonneau vide, dans lequel coulaient sans fin les événements, mais plutôt un programme débordant de sens, que l'on interprétait par des rites, afin d'éviter de précipiter les événements.

C'est aussi pourquoi on cherche – mais en vain – dans les textes égyptiens de grandes rétrospectives. Les scribes, qui n'y plaçaient que des événements, accordaient autant d'importance à la célébration d'une fête qu'à l'érection d'un bâtiment ou à une victoire sur l'ennemi. Tout s'écrivait sous la forme d'un calendrier, auquel le temps conférait un rythme et une continuité, calendrier qui maintenait un ordre et donnait un cadre au sein duquel on pouvait s'orienter et s'identifier.

Une cosmologie connue sous le nom de *Livre de la déesse du ciel Nout* décrit le lever du soleil de la façon suivante : *Il [le dieu solaire] est apparu comme il est apparu la première fois dans la terre de la première fois.* C'est pourquoi la disparition de Rê derrière l'horizon à la fin de son cycle quotidien ne signifiait pas la fin du monde, mais son entrée dans la Terre dont il était sorti, et donc seulement l'accomplissement d'un

cycle, qui ne pouvait que signifier le commencement prochain d'un nouveau cycle. Ce processus formait en quelque sorte l'histoire sacrée égyptienne, le dessein divin, le salut égyptien.

C'est pourquoi l'accomplissement des rites et la formation rituelle du temps étaient si essentiels : le monde humain était aussi censé se renouveler sans cesse dans ses déroulements étatiques, sociaux et personnels, afin de revenir à l'état idéal de la « première fois ». C'est dans le mystère du coucher et lever quotidiens du soleil que s'enracinaient toutes les espérances relatives à l'au-delà et à l'immortalité. En effet, grâce au temps cyclique, l'être humain pouvait espérer un renouvellement : le coucher du soleil et la fin de la vie se correspondaient. Dans la conception égyptienne, réussir signifiait donc non pas un progrès, mais un retour au début, à la première fois, aux modèles du passé, à la norme des ancêtres.

De Djet à l'empire des morts

Quant à Djet, le complément de Neheh, son sens culturel est clairement lié à l'érection de monuments en pierre. Aujourd'hui encore, le visiteur des pyramides ou des temples des morts sur la rive gauche du Nil, à Louxor, n'est pas sans ressentir, malgré l'agitation touristique qui l'entoure, une impression d'éternité. Avec Djet, nous quittons l'empire de Rê et entrons dans celui d'Osiris, dieu des morts, qui est lui-même un mort, et en tant que tel persiste à exister dans une perfection immuable. C'est ce qu'exprime son surnom Ounen-Néfer « celui qui existe dans la perfection ». Comme le temps Neheh était lié au dieu solaire et au devenir, le temps de Djet l'était à Osiris et à l'être.

L'AUTEUR



Jan ASSMANN a enseigné de 1976 à 2003 l'égyptologie à l'Université de Heidelberg, en Allemagne. Depuis 2005, il est professeur honoraire d'histoire de la culture et de la théorie religieuse à l'Université de Constance.

✓ BIBLIOGRAPHIE

J. Assmann, *Das Doppelgesicht der Zeit* il altägyptischen Denken, in *Stein und Zeit, Mensch und gesellschaft im Alten Ägypten*, pp. 32-58, Munich, 1991.

F. Servajean, *Djet et Neheh - Une histoire du temps égyptien*, Presses universitaires de la Méditerranée (Montpellier), 2007.



3. LES SOUVERAINS DE L'ANCIENNE ÉGYPTE construisaient de monumentales installations funéraires en vue de devenir partie du temps Djet, le temps de l'éternité. Ci-dessus, le temple funéraire de la reine-pharaon Hatchepsout (XV^e siècle avant notre ère).